

Introduction/Einleitung

— Jacques Le Rider

*Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études,
Section des Sciences historiques et philologiques*

— Heinz Raschel

Doyen de la Faculté des Lettres et Langues, Université François-Rabelais de Tours

I. Le territoire annexé par les Habsbourg en 1772 avait une longue histoire, que retrace Pierre Gonneau dans « La Galicie avant les Habsbourg » : « formée comme une des principautés de la Rus' de Kiev, au XI^e siècle, elle est régie par des descendants de saint Vladimir jusqu'au début du XIV^e siècle et adopte le christianisme de rite orthodoxe. À partir du XIV^e siècle, tandis que la famille princière locale s'éteint, la Galicie passe sous la tutelle polonaise pour plus de quatre cents ans. La Galicie a donné à l'Église russe médiévale deux de ses chefs les plus marquants, mais a aussi tenté de se doter de sa propre métropole orthodoxe, avant de devenir terre de mission de l'Église romaine et bastion des catholiques de rite grec. On y croise des caravanes de marchands qui relient l'Europe de l'ouest aux zones où l'on peut se procurer des fourrures. »

Analysant « L'intégration de la Galicie dans la monarchie des Habsbourg », Jean Bérenger rappelle que, dans le premier partage de la Pologne de 1772, la Monarchie autrichienne avait annexé le territoire le plus vaste (près de 90 000 km²) et le plus peuplé (presque 2,5 millions d'habitants). En 1790, à la mort de Joseph II, la Galicie représentait un territoire de 100 000 km² et sa population était supérieure à 2,6 millions d'habitants. Les réformes administratives, la constitution du 13 juin 1775, la nouvelle organisation de l'enseignement et des affaires religieuses, la politique de tolérance et d'intégration des Juifs, les mesures de modernisation de la condition paysanne étaient destinées

à permettre « l'intégration rapide dans la Monarchie autrichienne, mais aussi une modernisation indispensable de la société et l'application de la philosophie des Lumières à un monde particulièrement conservateur ».

II. Isabel Röskau-Rydel fait le point sur la question de la pluralité culturelle et linguistique en Galicie, de 1772 à 1918 : cette pluralité se transforma en véritable interculturalité et plurilinguisme, même si l'héritage de cette période ne fut pas aussi positif que le suggère le « mythe habsbourgeois » de la cohabitation harmonieuse des nationalités dont Joseph Roth a donné une représentation nostalgique et suggestive : « Les problèmes non résolus des nationalités se réfractèrent dans cette région et conduisirent à de nombreuses épreuves de force au sein de la République de Pologne entre 1918 et 1939 », rappelle Isabel Röskau-Rydel en conclusion de son tableau de la pluralité ethnique, linguistique et religieuse dans cette province qui, surtout à partir de 1867, fut caractérisée par quelques tendances de fond : le « droit à la sauvegarde de sa nationalité et de sa langue » accordé à chaque peuple (*Volksstamm*), la renaissance culturelle ruthène qui finit par devenir une force de contestation de la « polonisation » de la Galicie, la pleine égalité des droits accordée aux Juifs, le recul du poids démographique relatif des Allemands.

Francisca Solomon retrace l'histoire de la *Haskala* et du sionisme en Galicie à partir des figures de Nathan Samuely (1846-1921) et Saul Raphael Landau (1870-1943). Interprétant la diffusion des « Lumières juives » comme un transfert culturel d'Ouest en Est, elle souligne que ce transfert ne fut un succès, en Galicie, que dans les centres urbains, mais non dans le milieu rural du shtetl qui restait attaché à ses traditions. Les *Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien* (1885) de Samuely plaident pour l'ouverture du shtetl à la modernité, tout en récusant les stéréotypes tendant à opposer la « civilisation occidentale » à la « culture juive de l'Est arriérée ». Landau, qui débuta en 1890 comme collaborateur de la revue *Selbst-Emancipation* de Nathan Birnbaum, fit en 1896 la connaissance de Theodor Herzl, dont il devint un collaborateur souvent critique, car il jugeait Herzl trop modéré. Par la suite, Landau rejoignit la tendance socialiste du mouvement sioniste. Son récit de voyage en Galicie et en Pologne *Unter jüdischen Proletariern* (1898) fait le tableau de la vie juive à Kolomea, Stanislau et Boryslaw.

Dominique Bourel rappelle qu'au début du xx^e siècle, Lemberg était une des plus importantes métropoles d'Autriche-Hongrie et que les Juifs y représentaient 27,7 % de la population en 1900, mais ne formaient pas un groupe culturellement homogène : au contraire, les clivages sociaux, religieux, politiques, imposent une analyse fine et différenciée. Beaucoup d'intellectuels et

d'universitaires célèbres et de grandes figures de la politique contemporaine avaient leurs racines à Lemberg. D. Bourel retrace en particulier l'histoire de la famille Buber. Salomon Buber (1802-1906), le grand-père de Martin Buber, fut à la fois un grand érudit de l'histoire du judaïsme moderne et contemporain et un homme d'affaires avisé, président de la chambre de commerce de Lemberg pendant des années. Martin Buber vécut à Lemberg entre 1881 et 1896 ; il y fréquenta le Franz Joseph Gymnasium. Par la suite, jusqu'en 1938, il revint plusieurs fois à Lemberg.

Delphine Bechtel, dans son tableau de « la Galicie orientale juive d'avant 1939 comme univers multiculturel », commence par s'interroger sur la définition de la notion de multiculturalité, sur les sources qui permettent de la mesurer (statistiques, témoignages et mémoires, représentations littéraires...) et sur la manière d'en rendre compte : plutôt que la juxtaposition de données consacrées aux différentes communautés, il convient de considérer l'interpénétration des éléments qui composent cette diversité et l'hybridation des cultures. Les statistiques ont l'apparence de l'objectivité indiscutable, mais elles se révèlent souvent conformes aux objectifs du pouvoir qui les a commanditées. La description topographique procède par construction d'un espace relevant des choix personnels de l'auteur : D. Bechtel analyse la description de Horodenka dans les mémoires d'Alexander Granach, celle de Sambor dans les souvenirs d'Artur Sandauer et le portrait de Brody dans la *Marche de Radetzky* de Joseph Roth. L'étude porte ensuite sur la question de la fréquentation des théâtres « nationaux par la langue » : le public de chacun de ces théâtres était-il limité à la communauté concernée ? La visite dans les théâtres des autres communautés était-elle monnaie courante ? Le cas de famille de musiciens et d'hommes de théâtre Gimpel de Lemberg révèle les interactions entre le théâtre polonais et le théâtre yiddish, mais aussi le succès des spectacles en yiddish germanisé auprès du public germanophone. Dans les mémoires de Soma Morgenstern, la vie théâtrale à Tarnopol est décrite dans le chapitre intitulé « Trois peuples, trois mondes, trois théâtres », mais chacun de ces théâtres (yiddish, polonais, ukrainien) est caractérisé par l'interpénétration des cultures. D. Bechtel analyse enfin le multilinguisme des Juifs des Galicie, particulièrement poussé dans les familles de la bonne société où l'on cultivait les langues européennes (l'anglais, le français, etc.).

Deux études sont consacrées aux Ruthènes de Galicie : Francine-Dominique Liechtenhan (« La Galicie des panslavistes ; intégration ou instrumentalisation ? ») souligne qu'en 1848, lorsque les Ruthènes fondèrent leur première organisation politique, leur manifeste stipulait qu'ils étaient un peuple indépendant, des Russes autant que des Polonais. Les russophiles, qui faisaient

leur le point de vue de Nicolas Pogodine, et qui se consacraient d'abord à la renaissance culturelle ruthène, allaient devenir les bêtes noires des dirigeants polonais de Galicie et de l'administration autrichienne, qui renforça ses mesures répressives à partir de 1880, tout en évitant de compromettre ses tentatives de rapprochement diplomatique avec la Russie. Jusqu'à 1870, le gouvernement tsariste accorda d'autant plus généreusement ses subsides aux russophiles de Galicie que, ce faisant, il fragilisait les séparatistes d'Ukraine. La Russie, qui avait besoin d'enseignants et de prêtres pour mettre en œuvre la russification de ses territoires polonais, devint terre d'émigration pour de nombreux Galiciens. La misère poussait les paysans à émigrer en Russie, où leur intégration se révéla si difficile que six mille d'entre eux retournèrent en Galicie. Ces flux migratoires constituaient un des principaux enjeux de la surveillance de la frontière austro-russe. Après 1882, une nouvelle génération militante, plus slavophile que russophile, s'intégra dans des mouvements indépendantistes ukrainiens : ces Ruthènes se sentaient désormais « Ukrainiens ».

Dans sa contribution « De la "barbarie" et de la "civilisation". Le conflit entre les étudiants polonais et ruthènes de 1907 et sa construction journalistique », Jan Surman applique la méthode de l'analyse des discours des médias aux événements du premier trimestre 1907 qui secouèrent l'université de Lemberg : pour protester contre la « polonisation » de cette université, un groupe d'étudiants ruthènes occupa les locaux et se livra à des actions de saccage ; au cours des mois suivants, ils furent arrêtés, remis en liberté, puis arrêtés à nouveau ; après avoir entamé une grève de la faim, ils furent finalement libérés. Du point de vue ruthène, ces événements mettaient en évidence l'oppression des Ruthènes par les Polonais de Galicie ; du point de vue polonais, ces incidents mettaient au grand jour la « barbarie russe » qui animait les militants ruthènes. La comparaison des comptes rendus publiés dans la presse locale, viennoise, allemande, française, britannique, fait apparaître des variantes significatives, révélatrices des partis pris qui s'opposaient dans l'opinion publique autrichienne, allemande et européenne.

L'histoire politique, sociale et culturelle de la Galicie est un des champs de recherche les plus brillamment représentés dans les universités autrichiennes. Stefan Simonek fait le bilan des travaux consacrés par les slavisants de ces universités à l'interculturalité en Galicie durant les deux dernières décennies (1988-2009). Deux figures historiques retiennent particulièrement l'attention : Tadeusz Rittner, qui publiait en polonais et en allemand et jouait le rôle d'agent des transferts culturels entre Vienne, Cracovie et Lemberg ; et Ivan Franko, la figure de proue de la modernité ukrainienne en Galicie, qui publiait en ukrainien, en polonais et en allemand, faisant le lien entre la modernité viennoise,

la modernité polonaise et sa propre culture. Les linguistes ont étudié l'histoire de la langue ukrainienne, soumise au XIX^e siècle à la concurrence du polonais, du slavon d'église et du russe, sans oublier les « germanismes » (ou « austriacismes »), nombreux en ukrainien à l'époque de la Galicie habsbourgeoise, que l'on retrouve aujourd'hui, sur le mode ironique, dans les textes de l'écrivain Yuri Andrukhovych évoquant le passé de ce territoire.

Andrei Corbea-Hoisie met au jour un aspect moins connu des tensions entre nationalités dans les provinces orientales de la monarchie habsbourgeoise : les Roumains de Bucovine, territoire acquis par la monarchie autrichienne en 1774, réuni avec la Galicie en 1786, redevenu autonome en 1849, considéraient l'époque de leur rattachement à la Galicie comme une période noire de l'histoire de leur nationalité. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, les stéréotypes méprisants à propos de la Galicie restèrent vivaces parmi les Roumains de Bucovine qui reprenaient les clichés relatifs à la prétendue arriération galicienne répandus à l'époque, par exemple dans les textes de l'écrivain et publiciste Karl Emil Franzos qui parlait de *Halb-Asien*, la « demi-Asie » (nous retrouverons ces clichés sous la plume de Stanisław Szczepanowski, en 1888, dans l'étude de Krzysztof Zamorski). Les Roumains, mais aussi des voix allemandes et juives, comme le montre Andrei Corbea-Hoisie, opposaient à la Galicie le « modèle de Czernowitz » qu'ils considéraient comme plus avancé.

L'étude de Jan Rydel sur « L'armée "k.u.k." et la société de Galicie » montre le rôle intégrateur de l'institution militaire impériale. On comptait, entre 1868 et 1918, 8,5 % de Polonais dans l'armée « k.u.k. » ce qui veut dire que la population polonaise, qui constituait 9 % de la population totale de la monarchie, n'était que légèrement sous-représentée dans les forces armées. La population ukrainienne y était plus nettement sous-représentée. Tandis que les garnisons galiciennes n'avaient pas bonne réputation parmi les officiers de nationalité allemande, qui se sentaient souvent dans ce territoire comme en pays occupé, tout en considérant les recrues polonaises comme très satisfaisantes, les dirigeants polonais de Galicie soutenaient loyalement les intérêts de l'armée impériale. L'image de l'armée n'était pas mauvaise dans la population galicienne et la période de service militaire était particulièrement appréciée dans les milieux modestes. Les officiers polonais étaient relativement nombreux dans l'armée "k.u.k." (alors que l'armée prussienne comptait très peu d'officiers polonais) et cent trente et un d'entre eux atteignirent le grade de général ou d'amiral en Autriche-Hongrie, même si la majorité d'entre eux ne dépassa pas le grade de Generalmajor. En revanche les Ukrainiens y étaient, avec les Slovaques, la nationalité la plus nettement sous-représentée parmi les officiers de l'armée impériale.

III. L'histoire de « La librairie en Galicie (1772-1914) », retracée par Frédéric Barbier, permet « d'observer le fonctionnement des logiques d'acculturation et de modernisation : si la région entre, très progressivement, dans une conjoncture autre, c'est grâce à des impulsions et à des médiations venues de l'extérieur, qu'il s'agisse du gouvernement de Vienne ou du rôle d'un certain nombre d'intermédiaires culturels – parmi lesquels les libraires “allemands”, mais sans doute aussi une partie de la noblesse locale, voire de la population juive ». À propos de l'épanouissement de la librairie et de l'édition à Lemberg, autour de 1900, Frédéric Barbier suggère que « la situation périphérique ne se résumait pas à la seule problématique du retard : elle pouvait conduire à une certaine forme d'innovation – par exemple s'agissant de la presse périodique moderne ou de l'édition dans d'autres langues ».

Analysant la modernisation de l'économie galicienne dans la deuxième moitié du XIX^e siècle dans le contexte du processus de globalisation qui mit en concurrence les régions européennes, Klemens Kaps montre que l'extension du réseau ferroviaire permit l'exportation de matières premières, mais aussi l'importation de produits de l'industrie textile et de chaussures. Ces importations obligèrent de nombreux ouvriers et artisans polonais, ruthènes et juifs à émigrer vers des régions qui restaient à l'écart du réseau ferroviaire ou à changer d'activité : beaucoup d'entre eux devinrent colporteurs (*Hausierer*), ce qui suscita des réactions hostiles de la part des commerçants déjà installés. Les colporteurs, qui devaient renouveler régulièrement leur licence et leur passeport (*Hausierpass*), étaient contrôlés lorsqu'ils passaient d'une province à une autre ou lorsqu'ils franchissaient une frontière, moins souvent lorsqu'ils se déplaçaient à l'intérieur de la Galicie. Au lendemain de la crise de 1873, ce libéralisme fit place à un nouveau protectionnisme réclamé par les artisans et les commerçants locaux. Les colporteurs juifs furent particulièrement visés. En Galicie, le nombre des colporteurs diminua durant le dernier quart du XIX^e siècle.

Angélique Leszczawski-Schwerk présente les mouvements féministes actifs à Lemberg à partir de la fin du XIX^e siècle. L'association féministe polonaise de Lemberg, fondée en 1908 par Zofia Strzetelska-Grynbergowa, soutint la candidature de Maria Dulębianka à la Diète régionale et se réunit en 1911 avec d'autres associations féministes polonaises. Le mouvement féministe juif, créé lui aussi en 1908, était animé par Rosa (Melzer) Pomeranz qui, dans une brochure publiée en 1899, avait défendu une position à la fois sioniste et féministe. Rosa Pomeranz fut la déléguée des femmes sionistes de Galicie au Congrès de Bâle de 1911. L'association féministe ukrainienne fut lancée à Lemberg en 1909.

La contribution de Jérôme Segal, « L'or noir contre l'étoile jaune », présente une étude de cas à partir de questions d'histoire économique et sociale :

l'histoire de l'industrie pétrolière en Galicie et du « capitalisme sauvage » dont elle permit le développement. Aidé par les archives de sa propre famille, il s'intéresse aussi à l'histoire des Juifs de Cisleithanie à travers l'histoire d'Arnold Segal (1877-1944) né en Galicie, qui s'était enrichi grâce au pétrole avant de s'établir à Vienne au lendemain de la Première Guerre mondiale.

IV. Dans « La misère de Galicie. Sens et non-sens d'une métaphore historique », Krzysztof Zamorski analyse le thème de la pauvreté et de l'arriération galiciennes, devenues proverbiales, qui inspire l'essai de Stanisław Szczepanowski, *Misère de la Galicie en chiffres. Programme de développement énergétique de l'économie nationale*, publié en 1888, à Lwów. L'auteur, un homme d'affaires, élu député en 1886, affirme par exemple que « le rendement d'un habitant de Galicie représente le quart du travail d'un homme civilisé » et qu'il « ne mange que la moitié de la portion humaine normale », ce qui le placerait statistiquement « au-dessous d'un Indien du Bengale. » Szczepanowski, directeur de journal et pilier de la Société Pétrolière Nationale, jusqu'à sa banqueroute de 1899, voulait œuvrer pour le renouveau économique de la Galicie. Malgré les réfutations dont avait fait l'objet son essai de 1888, Szczepanowski avait donné une force nouvelle au mythe de la misère de la Galicie qui, aujourd'hui encore, hante les esprits. K. Zamorski montre la persistance de ce mythe dans les manuels scolaires polonais et jusque dans le débat politique de l'année 1989.

Analysant un choix d'articles de revue et d'ouvrages consacrés à l'Autriche-Hongrie et à la Galicie entre 1867 et 1914, Jacques Le Rider suggère que, contrairement à une idée reçue qui veut que cette province orientale de la monarchie habsbourgeoise ait été peu connue en France, le public français disposait d'informations précises et complètes sur la Galicie. Ces essais et ces études révèlent une prise de conscience des profondes mutations du système politique habsbourgeois depuis 1867, de son rôle décisif dans la préservation des équilibres géopolitiques en Europe centrale, de la relative stabilité du système économique et social et des institutions de la Galicie.

Trois études traitent des représentations littéraires de la Galicie. Daniel Baric oppose l'œuvre dramatique de l'écrivain croate Miroslav Krleža intitulée *Galicie*, achevée à la fin de la Première Guerre mondiale, dont l'action se déroule « en Galicie, à l'automne 1916 », aux textes de Joseph Roth évoquant la Galicie. Chez Roth, le territoire de son enfance et de sa jeunesse est souvent décrit comme un *locus amoenus* qui est aussi habité par des menaces imprévisibles et redoutables : la Galicie de Roth est en somme une « métonymie de l'Empire des Habsbourg ». Chez Krleža, en revanche, aucune ambivalence : la Galicie est un champ de bataille sanglant, plongé dans le brouillard et dans la

boue ; la pluralité culturelle et linguistique de cette province est représentée comme une cacophonie.

Philippe Chardin, rapprochant *La Marche de Radetzky* de Joseph Roth et *Les Désarrois de l'élève Törless* de Robert Musil, montre comment, chez ces deux auteurs, le microcosme fictionnel rend visible le macrocosme historique, dans la dialectique de l'ordre et du désordre, qui confronte l'ordre des pères et le désordre vécu par les fils, et dans l'opposition de deux mondes : le centre et la périphérie, le haut et le bas, le monde antérieur et le monde d'après la Chute. Ces deux mondes correspondent à celui de la vieille Autriche-Hongrie et à la prémonition de la montée de l'inhumanité dans l'Allemagne et l'Autriche des années 1920 et 1930.

Dirk Niefanger retrace le voyage en Galicie qu'entreprirent les deux écrivains en exil Joseph Roth et Irmgard Keun au lendemain de leur rencontre, en 1936, à Ostende : par Bruxelles, Zurich et Vienne, ils se rendirent d'abord à Lemberg, puis à Varsovie et à Vilnius ; ils retournèrent à Ostende, en juin 1937, par Vienne et Salzbourg. À Lemberg, ils séjournèrent pendant quelque cinq mois, entre novembre 1936 et mars 1937. Irmgard Keun découvrait la culture juive de Galicie, grâce à son compagnon de voyage, mais aussi à travers le *Voyage en Pologne* d'Alfred Döblin (1924/1925). Joseph Roth, malade et mélancolique, voyait dans la défunte monarchie habsbourgeoise un monde perdu de paix et d'ordre. Dans le présent, il recherchait les traces du passé, du pays familier de son enfance et de sa jeunesse. Au contraire, Irmgard Keun intitule le poème qu'elle consacre à Lemberg « Die fremde Stadt » (« La ville étrangère »). Mais, comme Roth, elle est, en cette terre inconnue, à la recherche de lueurs d'espoir.

Dans le texte qui conclut ce volume, l'écrivain ukrainien Yuri Andrukhovych mêle avec virtuosité l'histoire de sa famille et des thèmes autobiographiques à l'histoire de la Galicie au xx^e siècle : au terme de tant d'épreuves catastrophiques et de bouleversements géopolitiques, la Galicie ukrainienne le fascine depuis son enfance comme une ville en ruine et comme la carte d'un territoire disparu et quasi fabuleux. Sous la plume de cet écrivain cosmopolite et polyglotte, la Galicie revit comme un lieu de mémoire ambivalent : à la fois champ de bataille des nationalismes, des impérialismes, des racismes et utopie d'une interculturalité créatrice jadis bien vivante et toujours prête à renaître.

I. Das von den Habsburgern im Jahre 1772 annektierte Territorium hatte eine lange Geschichte, die Pierre Gonneau in „La Galicie avant les Habsburg“ schildert: als eines der Fürstentümer des Kiever Reiches im XI. Jahrhundert gebildet, wird es von den Nachkommen des hl. Vladimir bis zum XIV. Jahrhundert

verwaltet und übernimmt das Christentum mit orthodoxem Ritus. Ab dem XIV. Jahrhundert und nach dem Aussterben der fürstlichen Familie, gerät Galizien vier Jahrhunderte lang unter polnische Vormundschaft. Galizien hat der mittelalterlichen russischen Kirche zwei der bedeutendsten Oberhäupter gestellt, hat aber auch versucht, seine eigene orthodoxe Metropole zu gründen bevor es Missionsland der römischen Kirche und Bastion der Katholiken griechischen Ritus' wurde. Dort kreuzt man Handelskarawanen, die Westeuropa mit jenen weit entlegenen Gebieten verbindet, wo man Pelze erwirken kann.

Jean Bérenger erinnert in seinem Beitrag „L'intégration de la Galicie dans la monarchie des Habsburg“ daran, dass die österreichische Monarchie in der ersten polnischen Teilung 1772 das grösste (nahezu 90 000 km²) und am meisten bevölkerte Territorium (fast 2,5 Millionen Einwohner) annektiert hatte. Im Jahre 1790, dem Todesjahr Joseph II., war Galizien ein Territorium von 100 000 km² mit einer Bevölkerung von mehr als 2,6 Millionen Einwohnern. „Die Verwaltungsreformen, die Verfassung vom 13. Juni 1775, die Neuorganisation des Schulwesens und der religiösen Angelegenheiten, die Politik der Toleranz und die Integration der Juden, die Modernisierungsmassnahmen des Bauerntums ermöglichten die schnelle Integration in die Donaumonarchie sowie eine unumgängliche Modernisierung der Gesellschaft und die Billigung der Aufklärung in einer vornehmlich konservativen Gesellschaft.“

II. Isabel Röskau-Rydel bietet einen Überblick über die Frage der kulturellen und sprachlichen Pluralität Galiziens zwischen 1772 und 1918: diese Pluralität mündete in eine wirkliche „Interkulturalität“ und in einen echten „Plurilinguismus“, selbst wenn diese Periode nicht ganz so positiv war wie es uns der „Habsburgmythos“ des harmonischen Zusammenlebens der Nationen nahelegt, wovon Joseph Roth eine so sehnsuchtsvolle und anschauliche Beschreibung gemacht hat: „Die ungelösten Nationalitätenprobleme waren widerspenstig und führten zu zahlreichen Machtproben in der polnischen Republik zwischen 1918 und 1939“, mahnt Isabel Röskau-Rydel zum Abschluss ihrer Darstellung der ethnischen, sprachlichen, religiösen Pluralität in dieser Provinz, die insbesondere ab 1867 durch einige Grundtendenzen gekennzeichnet war: „das jedem Volksstamm eingeräumte Recht auf Wahrung seiner Nationalität und Sprache, das Wiederaufblühen der ruthenischen Kultur, welche zu einer Streitmacht gegen die ‚Polonisierung‘ Galiziens anwuchs, die völlige Gleichberechtigung der Juden und das Zurückweichen des demographischen Gewichtes der Deutschen.“

Francisca Salomon untersucht die Geschichte der *Haskala* und des Zionismus in Galizien unter Berufung auf Nathan Samuely (1846-1921) und

Saul Raphael Landau (1870-1943). Indem sie die Verbreitung der jüdischen Aufklärung als Kulturtransfer zwischen Ost und West interpretiert, unterstreicht sie, dass dieser Transfer in Galizien nur in den Stadtgebieten Erfolg hatte und nicht in der der Tradition sehr verhafteten ländlichen Umgebung des Stetl. Die *Cultur-Bilder aus dem jüdischen Leben in Galizien* (1885) von Samuely verfechten die Öffnung des Stetl zur Modernität bei gleichzeitiger Ablehnung der Sterotypen, welche die „westliche Zivilisation“ der „rückständigen jüdischen Kultur des Ostens“ gegenüberstellen. Landau, der seine Karriere als Mitarbeiter der Revue *Selbst-Emancipation* von Nathan Birnbaum begonnen hatte, machte 1896 die Bekanntschaft von Theodor Herzl, dessen oft kritischer Mitarbeiter er wurde, da er Herzl als zu gemässigt einstufte. Kurz darauf stiess Landau zur sozialistischen Tendenz der zionistischen Bewegung. Seine Reisebeschreibung durch Galizien und Polen *Unter jüdischen Proletariern* (1898) stellt das jüdische Leben in Kolomea, Stanislau und Boryslaw dar.

Dominique Bourel weist darauf hin, dass Lemberg am Anfang des XX. Jahrhunderts eine der bedeutendsten Metropolen Österreich-Ungarns war und dass die Juden dort 27,7 % der Bevölkerung ausmachten. Sie bildeten jedoch keine homogene kulturelle Gruppe: im Gegenteil zwingen die sozialen, religiösen und politischen Spaltungen zu einer scharfsinnigen und differenzierten Analyse. Viele Intellektuelle und berühmte Universitätslehrer sowie zeitgenössische Politiker stammten aus Lemberg. D. Bourel schildert im besonderen die Geschichte der Familie Buber. Salomon Buber (1802-1906), Grossvater von Martin Buber, war ein ebenso berühmter Gelehrter der Geschichte des modernen und zeitgenössischen Judentums wie kluger Geschäftsmann, langjähriger Vorsitzender der Handelskammer in Lemberg. Martin Buber lebte in Lemberg zwischen 1881 und 1896, er war Schüler des Franz Joseph Gymnasiums. Bis 1938 kehrte er regelmässig nach Lemberg zurück.

In ihrer Untersuchung „La Galicie orientale juive d’avant 1939 comme univers multiculturel“ befragt Delphine Bechtel zu Beginn den Begriff Multikulturalität und die Quellen, die sie ergründen können (Statistiken, Zeugnisse und Memoiren, literarische Darstellungen...) sowie die Art und Weise, wie man darüber Bericht erstatten kann: die Interpenetration der verschiedenen Elemente, die diese Diversität und Hybridisierung der Kulturen bilden, ist einem blossen Aneinandereihen von Gegebenheiten, welche sich mit den verschiedenen Gemeinschaften befassen, vorzuziehen. Statistiken erwecken den Anschein der unbestreitbaren Objektivität, verraten jedoch oft die von den Regierungen vorgeschriebenen Zielangaben. Die topographische Beschreibung geht von der Konstruktion eines von der persönlichen Auswahl des Autors abhängigen Raumes aus : D. Bechtel analysiert die Beschreibung

Horodenkas in den Memoiren von Alexander Granach, diejenige Sambors in den Erinnerungen Artur Sandauers und das Porträt Brodys im *Radetzkmarsch* von Joseph Roth. Die Studie behandelt danach die Frage des Besuches der „national-sprachlichen“ Theateraufführungen : beschränkte sich das Publikum jeweils auf die Theateraufführungen der diesbezüglichen Volksgruppe? War der Besuch der Theateraufführungen der anderen Volksgruppen gang und gäbe? Der Fall der Musiker- und Schauspielerfamilie Gimpel aus Lemberg verdeutlicht die Interaktionen zwischen dem polnischen und jiddischen Theater, aber auch den Erfolg von verdeutschten jiddischen Aufführungen beim deutschsprachigen Publikum. In den Memoiren von Soma Morgenstern ist das Theaterleben von Tarnopol im Kapitel „Drei Völker, drei Welten, drei Theater“ beschrieben, aber ein jedes dieser Theater (das jiddische, polnische, ukrainische) ist durch die Interpenetration der Kulturen gekennzeichnet. D. Bechtel analysiert letztlich den insbesondere in den Familien der vornehmen Gesellschaft kultivierten Multilinguismus, in denen man die europäischen Sprachen (englisch, französisch usw.) pflegte.

Zwei Studien befassen sich mit den Ruthenen Galiziens: Francine-Dominique Liechtenhan („La Galice des panslavistes : intégration ou instrumentalisation ?“) betont, dass das Manifest anlässlich der Gründung der ersten politischen Organisation der Ruthenen bestimmte, ein sowohl von den Russen als auch von den Polen unabhängiges Volk zu sein. Die Russenfreundlichen unter ihnen widmeten sich zunächst dem Wiederaufleben der ruthenischen Kultur und wurden so zum Dorn im Auge der führenden polnischen Kreise Galiziens und der österreichischen Verwaltungsbehörde, welche ab 1880 ihre Strafverfügungen verschärfte, es jedoch gleichzeitig vermied, die Versuche einer diplomatischen Annäherung an Russland zu kompromittieren. Bis 1870 gewährte die zaristische Regierung den russenfreundlichen Ruthenen umso grossmütiger ihre Subsidien als dies die ukrainischen Separatisten schwächte. Russland, das Lehrer und Priester zur Russifizierung seiner polnischen Territorien benötigte, wurde zum Auswanderungsland zahlreicher Galizier. Die Not zwang die Bauern nach Russland auszuwandern, wo ihre Eingliederung sich so schwierig gestaltete, dass sechstausend unter ihnen wieder nach Galizien zurückkehrten. Diese Wanderungsbewegungen wurden zu einem der wichtigsten Gründe der Überwachung der österreichisch-russischen Grenze. Nach 1882 gliederte sich eine neue militante eher slawen- als russenfreundliche Generation in die ukrainischen Unabhängigkeitsbewegungen ein: diese Ruthenen fühlten sich von nun an als „Ukrainer“.

In seinem Beitrag „De la ‚barbarie‘ et de la ‚civilisation‘. Le conflit entre les étudiants polonais et ruthènes de 1907 et sa construction journalistique“

wendet Jan Surman die Methode der Medienanalyse auf die Ereignisse des 1. Trimesters des Jahres 1907, welche die Lemberger Universität erschütterten, an. Um gegen die „Polonisierung“ dieser Universität zu protestieren, besetzte eine Gruppe ruthenischer Studenten die Säle und verursachte Zerstörungen: im Laufe der darauffolgenden Monate wurden sie verhaftet, dann freigelassen und wieder verhaftet; nach einem Hungerstreik kamen sie schliesslich frei. Für die Ruthenen bedeuteten diese Ereignisse einen klaren Beweis der Unterdrückung der Ruthenen durch die galizischen Polen: für die Polen rückten diese Begebenheiten die „russische Barbarei“, die die militanten Ruthenen animierte, ans Licht. Der Vergleich der Berichtstaltungen in der lokalen, wienischen, deutschen, französischen und britischen Presse bringt durch ihre Voreingenommenheit sehr aufschlussreiche Varianten in der öffentlichen Meinung Österreichs, Deutschlands und Europas zum Vorschein.

Die politische, soziale und kulturelle Geschichte Galiziens gehört wohl zu den am besten vertretenen Forschungsbereichen in den österreichischen Universitäten. Stefan Simonek zieht die Bilanz der von den Slawisten dieser Universitäten unternommenen Arbeiten bezüglich der Interkulturalität in Galizien während der beiden letzten Jahrzehnte (1988-2009). Zwei historische Persönlichkeiten verdienen besondere Beachtung: Tadeusz Rittner, der auf deutsch und polnisch publizierte und die Rolle eines Kulturvermittlers zwischen Wien, Krakau und Lemberg spielte; und Ivan Franko, Gallionsfigur der ukrainischen Modernität in Galizien, er publizierte auf ukrainisch, polnisch und deutsch und war Bindeglied zwischen der Wiener und polnischen Modernität und seiner eigenen Kultur. Die Sprachwissenschaftler haben die Geschichte der ukrainischen Sprache erforscht, die sich im XIX. Jahrhundert in verwickelten Auseinandersetzungen gegen das Polnische, das Kirchenslawische und das Russische durchzusetzen hatte, ganz zu schweigen von den zahlreichen „Germanismen“ („Austriazismen“) im Ukrainischen zur Zeit des habsburgischen Galiziens, die man heute in ironischer Tonart in den die Vergangenheit heraufbeschwörenden Texten des Schriftstellers Yuri Andrukhovych wiederfindet.

Andrea Corbea-Hoisie bringt einen weniger bekannten Aspekt der Spannungen zwischen den Nationalitäten in den östlichen Provinzen der Habsburger Monarchie an den Tag: die Rumänen aus der Bukowina – Territorium, welches von der österreichischen Monarchie im Jahre 1774 erworben worden war, 1786 mit Galizien vereinigt und 1849 unabhängig wurde – betrachteten die Epoche ihres Anschlusses an Galizien als finstere Periode ihrer nationalen Geschichte. Bis zum 1. Weltkrieg blieben die verächtlichen Vorurteile unter den Rumänen der Bukowina in Bezug auf Galizien

lebendig, wobei sie auf die Klischees der damals weit verbreiteten Idee der Rückständigkeit Galiziens zurückgriffen, z.B. in den Texten des Schriftstellers und Publizisten Karl Emil Franzos, der von *Halbasien* (wir finden hier die in der Studie von Krzysztof Zamorski erwähnten Klischees aus der Feder von Stanisław Szczepanowski, 1888, wieder) sprach. Die Rumänen, aber auch Deutsche und Juden, wie Andrea Corbea-Hoisie zeigt, stellten Galizien dem „Modell Czernowitz“ gegenüber, das sie als weit fortschrittlicher einstufen.

Die Studie von Jan Rydel über „Die k.u.k. Armee“ zeigt die integrative Rolle des kaiserlichen Militärs. Zwischen 1868 und 1918 machte der Prozentsatz der Polen 8,5 % in der k.u.k. Armee aus, während sie insgesamt 9 % der Gesamtbevölkerung darstellten, sie waren also leicht unterrepräsentiert. Noch viel weniger vertreten in der Armee waren die Ukrainer. Während die galizischen Garnisonen keinen guten Ruf unter den Offizieren deutscher Nationalität hatten, sie fühlten sich in diesem Territorium wie in einem besetzten Land, wobei sie die polnischen Rekruten als sehr befriedigend einstufen, unterstützten die polnischen Führungskräfte Galiziens treu die Interessen der kaiserlichen Armee. Das Image der Armee war nicht schlecht unter der galizischen Bevölkerung, und der Militärdienst war in den einfachen Kreisen überaus geschätzt. Die polnischen Offiziere waren recht zahlreich in der k.u.k. Armee (während in der preussischen Armee dagegen nur wenige polnische Offiziere dienten), und 131 unter ihnen erreichten den Generals- oder Admiralsrang in Österreich-Ungarn, wenngleich es die Mehrheit unter ihnen nicht über den Rang eines Generalmajors brachte. Im Gegenteil dazu waren die Ukrainer und die Slowaken diejenigen Nationalitäten, die die wenigsten Offiziere in der kaiserlichen Armee stellten.

III. Frédéric Barbier beschreibt in „La librairie en Galicie (1772-1914)“ das „Funktionieren der Akkulturations- und Modernisierungslogiken : wenn ein Territorium schrittweise in eine andere Konjunktur eindringt, dann ist dies auf äussere Impulse und Vermittlungen zurückzuführen, sei es auf die Regierung in Wien oder auf eine gewisse Anzahl von kulturellen Zwischengliedern – darunter die ‚deutschen‘ Buchhändler, aber zweifelsohne auch auf einen Teil des örtlich ansässigen Adels, ja sogar auf die jüdische Bevölkerung.“ Bezüglich des Aufblühens des Buchhandels und des Druckereiwesens in Lemberg um 1900 ist Frédéric Barbier der Meinung, dass „die Randgebietssituation nicht durch die alleinige Problematik des Rückstandes gekennzeichnet war: sie konnte durchaus zu gewissen Formen der Erneuerung führen – zum Beispiel im Bereich der modernen Zeitschriften oder in der Drucklegung in andere Sprachen.“

Klemens Kaps analysiert die Modernisierung der galizischen Wirtschaft in der zweiten Hälfte des XIX. Jahrhunderts im Kontext des Globalisierungsprozesses, welcher die Konkurrenz der europäischen Regionen zur Folge hatte. Er zeigt, dass die Ausdehnung des Eisenbahnnetzes den Export von Rohstoffen ermöglichte, aber auch den Import von Produkten der Textil- und Schuhindustrie. Besagte Importe zwangen zahlreiche polnische, ruthenische und jüdische Arbeiter und Handwerker in entlegene Gebiete auszuwandern oder ihren Beruf zu wechseln: viele von ihnen wurden Hausierer, was zu feindseligen Reaktionen von seiten der eingesessenen Kaufleute führte. Die Hausierer, die regelmässig ihren Gewerbeschein und ihren Hausierpass erneuern mussten, wurden kontrolliert sobald sie von einer Provinz zur anderen zogen oder sobald sie eine Grenze überschritten, weniger oft jedoch, wenn sie sich innerhalb Galiziens bewegten. Nach der Krise des Jahres 1873 machte dieser relative Liberalismus einem neuen, von den ortsansässigen Handwerkern und Kaufleuten geforderten Protektionismus Platz. Die jüdischen Hausierer waren besonders betroffen. Die Zahl der Hausierer verringerte sich im letzten Viertel des XIX. Jahrhunderts.

Angélique Leszczawski-Schwerk präsentiert die aktiven feministischen Bewegungen in Lemberg ab dem Ende des XIX. Jahrhunderts. Der im Jahre 1908 von Zofia Strzetelska-Grynbergowa gegründete polnische feministische Verein Lembergs unterstützte die Kandidatur Maria Dułbiankas in den regionalen Landtag und schloss sich 1911 mit anderen polnischen feministischen Vereinen zusammen. Die ebenso im Jahre 1908 gegründete jüdische Frauenbewegung wurde geleitet von Rosa (Melzer) Pomeranz, die in einer im Jahre 1899 veröffentlichten Broschüre einen sowohl zionistischen als auch feministischen Standpunkt verteidigt hatte. Rosa Pomeranz war die Delegierte der zionistischen Frauen Galiziens am Kongress in Basel 1911. Der ukrainische feministische Verein wurde 1909 in Lemberg ins Leben gerufen.

Der Beitrag von Jérôme Segal „L’or contre l’étoile jaune“ ist eine auf Fragen der Wirtschafts- und Sozialgeschichte beruhende Fallstudie, und zwar die Geschichte der Ölindustrie in Galizien und des „Wildwuchskapitalismus“, den sie zur Folge hatte. Mithilfe von Archivbeständen seiner eigenen Familie interessiert er sich auch für die Geschichte der Juden in Cisleithanien, und zwar anhand der Geschichte Arnold Segals (1877-1944), der in Galizien geboren wurde, sich dank dem Erdöl bereicherte und sich schliesslich nach dem 1. Weltkrieg in Wien niederliess.

IV. In „La misère de Galicie. Sens et non-sens d’une métaphore historique“ untersucht Krzysztof Zamorski das Thema der sprichwörtlich gewordenen

galizischen Armut und Rückständigkeit, welche Stanisław Szczepanowski zum im Jahre 1888 in Lwów publizierten Essay *Misère de la Galicie en chiffres. Programme de développement énégique de l'économie nationale* inspiriert haben. Der Autor, Geschäftsmann und 1886 gewählter Abgeordneter, behauptet zum Beispiel, dass „die Arbeitsleistung eines galizischen Einwohners ein Viertel der Arbeit eines zivilisierten Menschen ausmacht“ und dass er „nur die Hälfte einer normalen menschlichen Portion isst“, was ihn statistisch „unterhalb eines Inders aus Bengalen“ einordnet. Szczepanowski, Zeitungsdirektor und Stütze der nationalen Ölgesellschaft, wollte sich bis zu seinem Bankrott im Jahre 1899 für die wirtschaftliche Erneuerung Galiziens einsetzen. Trotz der Gegnerschaft gegen seinen 1888 veröffentlichten Essay hatte Szczepanowski dem Mythos der Armut Galiziens, der bis heute in den Köpfen spukt, neue Flügel verliehen. K. Zamorski zeigt die Beharrlichkeit dieses Mythos' in den polnischen Schulbüchern bis hin in die politische Debatte des Jahres 1989.

Jacques Le Rider analysiert eine Auswahl von Österreich-Ungarn und Galizien gewidmeten Artikeln und Werken zwischen 1867 und 1914 und kommt zum Schluss, dass, entgegen der vorgefassten Meinung, diese östliche Provinz der Habsburg-Monarchie sei in Frankreich wenig bekannt gewesen, die französische Öffentlichkeit über genaue und vollständige Informationen verfügte. Genannte Essays und Studien lassen ein Bewusstsein der tiefgreifenden Umwälzungen des politischen Systems Habsburgs ab 1867 erkennen, desgleichen der entscheidenden Rolle bezüglich der Aufrechterhaltung der geopolitischen Gleichgewichte in Mitteleuropa, sowie der relativen Stabilität des sozio-ökonomischen Systems und der Institutionen Galiziens.

Drei Studien befassen sich mit den literarischen Darstellungen Galiziens. Daniel Baric stellt das dramatische *Galizien* betitelte Werk des kroatischen Schriftstellers Miroslav Krleža, das am Ende des 1. Weltkrieges abgeschlossen wurde und „im August 1916 in Galizien spielt“, den Galizien evozierenden Texten Joseph Roths gegenüber. Bei Roth ist das Territorium seiner Kindheit und Jugend oft als ein ebenfalls von unvorhersehbaren und schrecklichen Gefahren bewohnter *locus amoenus* beschrieben: das Galizien Roths ist alles in allem eine „Metonymie des Habsburg-Reiches“. Im Gegenteil dazu gibt es bei Krleža nicht die geringste Zwiespältigkeit: Galizien ist ein blutiges in Nebel und Schlamm versunkenes Schlachtfeld; die kulturelle und sprachliche Pluralität dieser Provinz erscheint als eine Kakophonie.

Indem Philippe Chardin den *Radetzkymarsch* von Joseph Roth und *Die Wirrungen des Zöglings Törless* von Robert Musil miteinander vergleicht, zeigt er wie bei den beiden Autoren der fiktionale Mikrokosmos den historischen Makrokosmos sichtbar macht, und zwar in der Dialektik von Ordnung und

Unordnung, welche die Ordnung der Väter mit der von den Söhnen gelebten Unordnung konfrontiert, sowie in der Gegenüberstellung der beiden Welten: das Zentrum und die Peripherie, Oben und Unten, die Welt vor und nach dem Fall. Diese beiden Welten entsprechen der Welt der alten Donau-Monarchie und dem Vorgefühl der kommenden Unmenschlichkeit in Deutschland und Österreich in den zwanziger und dreißiger Jahren.

Dirk Niefanger schildert die Reise durch Galizien, die zwei Exilschriftsteller, Joseph Roth und Irmgard Keun, 1936 nach ihrer Begegnung in Ostende unternahmen: über Brüssel, Zürich und Wien begaben sie sich zunächst nach Lemberg, dann nach Warschau und Vilnius. Sie kehrten über Wien und Salzburg im Juni 1937 nach Ostende zurück. In Lemberg hielten sie sich ungefähr fünf Monate auf, zwischen November 1936 und März 1937. Irmgard Keun entdeckte dank ihrem Reisegefährten die jüdische Kultur Galiziens, aber auch die Lektüre von *Die Reise durch Polen* von Alfred Döblin (1924/25). Der kranke und melancholische Joseph Roth sah in der verschwundenen Donau-Monarchie eine Welt des Friedens und der Ordnung. In der Gegenwart suchte er die Spuren der Vergangenheit, das vertraute Land seiner Kindheit und Jugend. Im Gegensatz dazu betitelt Irmgard Keun das Lemberg gewidmete Gedicht „Die fremde Stadt“. Aber ganz wie Joseph Roth ist sie in dem ihr fremden Land auf der Suche nach Hoffnungsschimmern.

In dem Text, der diesen Band beschliesst, verbindet der ukrainische Schriftsteller Yuri Andrukhovych mit Virtuosität die Geschichte seiner Familie und autobiographische Themen mit der Geschichte Galiziens im XX. Jahrhundert: am Ende von so zahlreichen katastrophalen Heimsuchungen und geopolitischen Umwälzungen angelangt, fasziniert ihn das ukrainische Galizien seit seiner Kindheit wie eine in Ruinen gelegte Stadt und wie die Karte eines verschwundenen und sagenhaften Territoriums. Die Feder dieses kosmopolitischen und polyglotten Schriftstellers lässt Galiziens wie einen ambivalenten Ort des Gedenkens wieder aufleben: einerseits Schlachtfeld der Nationalismen, der Imperialismen und des Rassismus, andererseits Utopie einer ehemals sehr lebendigen und jederzeit wieder belebbaren Interkulturalität.